

SCIENCES.



JENNER ET LA VACCINE.

(Explication de l'énigme historique.)

Depuis des siècles, une maladie affreuse, la variole, communément appelée *petite vérole*, décimait les populations et portait le deuil dans toutes les familles. Introduit en Égypte par les Arabes, le fléau s'était répandu en Syrie, en Perse, sur les côtes d'Afrique, en Espagne et bientôt dans le monde entier, sans qu'aucun obstacle pût être efficacement opposé à sa marche envahissante et dévastatrice. Femmes, enfants, vieillards tombaient indistinctement sous ses coups, et quand il ne donnait pas la mort, il laissait sur sa victime les traces ineffaçables de son hideux passage. En 1798 un homme conduit par la main de Dieu vint annoncer à l'univers épouvanté qu'il avait découvert le moyen de prévenir la variole et d'en préserver à jamais l'espèce humaine... C'était Edouard JENNER, né le 17 mai 1740, à Berkeley, dans le comté de Gloucester.

Jenner s'était adonné à l'étude des sciences médicales. Chirurgien habile, il s'était fait une brillante clientèle; mais, indépendant par sa fortune, il négligea peu à peu l'exercice de sa profession, et se livra sans réserve à ses travaux de prédilection, l'histoire naturelle et spécialement l'ornithologie. Il publia en 1788 des observations fort curieuses sur les mœurs du coucou. — La femelle, fait-il remarquer, ne prépare pas de nid; c'est dans celui des autres oiseaux qu'elle va en secret déposer ses œufs : les jeunes coucous, à peine sortis de la coquille, usurpent avec une rare adresse et une perversité précoce une place qui ne leur appartient pas. « Le coucou, dit Jenner, peu d'heures après sa naissance, s'aidant de son dos et de ses ailes, tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau, et de le placer sur son dos, où il le retient en élevant les ailes. Alors, se traînant à reculons au bord du nid, il se repose un instant; puis, faisant un effort, il jette sa charge hors du nid. Il reste, après cette opération, un peu de temps, tâtant avec l'extrémité de ses ailes, comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise. »

Jenner poursuivait ses modestes recherches, lorsque le hasard vint l'arracher à l'obscurité dans laquelle il semblait vouloir confiner son existence. Les habitants du comté de Gloucester croyaient depuis longtemps que lorsqu'accidentellement on avait contracté certaine maladie particu-

lière aux vaches et nommée *cow-pox*, on était prémuni contre les atteintes de la petite vérole. Cette opinion était accréditée déjà sous le règne de Charles II, car la duchesse de Cleveland, femme d'une grande beauté, répondait à ceux qui redoutaient pour elle la variole, alors très-violente à Londres : « Je ne la crains pas, puisque j'ai eu dans mon pays le *cow-pox*, affection qui en préserve. » Jenner étudia cette croyance populaire avec les yeux du savant et de l'observateur ; et, à la suite d'expériences répétées, il acquit la certitude qu'elle avait un fondement sérieux, que réellement les personnes atteintes du *cow-pox* étaient pour toujours à l'abri de la petite vérole. Il pensa alors que s'il pouvait inoculer cette maladie, c'est-à-dire la communiquer par un moyen artificiel, il rendrait impossible l'invasion de la variole : il venait de découvrir la vaccine.

Le premier essai de vaccination fut tenté le 14 mai 1796, sur un jeune enfant dont l'histoire médicale a conservé le nom, Philips. À l'aide d'une aiguille très-fine, Jenner introduisit dans le bras de son *sujet* une parcelle de virus de *cow-pox* ; quinze jours après, il inocula à l'enfant la petite vérole... mais la petite vérole ne se manifesta pas : le fléau était vaincu, Jenner triomphait. L'expérience renouvelée fut toujours couronnée de succès. Jenner s'empressa de communiquer ces admirables résultats ; et bientôt son nom vola de bouche en bouche comme celui du plus grand bienfaiteur de l'humanité. Introduite en France en 1800 par Woodwill, la vaccine se propagea dans tous les pays ; le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche furent des premiers à faire vacciner leurs enfants.

On décerna à Jenner des récompenses nationales ; le Parlement anglais lui vota une somme s'élevant à 762,000 fr. ; au Bengale, à Madras, des souscriptions s'ouvrirent pour lui offrir de riches présents ; toutes les sociétés savantes s'empressèrent de le recevoir dans leur sein ; des médailles furent frappées en son honneur ; l'impératrice de Russie, Catherine II, lui écrivit une lettre flatteuse qu'elle accompagna d'un diamant de la plus grande valeur ; son nom brille sur le Palais de l'Industrie, à côté de ceux des hommes illustres qui ont doté le monde de découvertes ou d'inventions utiles.

Et cependant les bienfaits incontestables de la vaccine furent mis en doute. Dans les campagnes surtout, on fut longtemps avant d'oser s'y soumettre. Casimir Delavigne nous dépeint dans ces vers la naïve terreur des bons villageois en présence de l'innocente lancette de Jenner :

. Tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.

Debout au milieu d'eux, le Nestor du village
 Tout bas par ses discours affermit leur courage.
 Une mère l'écoute, et, les pleurs dans les yeux,
 Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
 Le présente au docteur et soudain le retire,
 Puis le présente encor, se détourne et soupire.
 L'un affecte un grand cœur que son trouble dément.
 L'autre rougit, pâlit et pleure franchement.
 Le voisin en héros affronte la piqure ;
 Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure
 Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
 Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Disons-le avec douleur, ce préjugé contre la vaccine n'est pas encore complètement déraciné, et dans plusieurs communes de France on offre aux parents une somme d'argent pour les engager à faire vacciner leurs enfants, et l'on refuse l'entrée des écoles à ceux qui n'ont pas été vaccinés. Bien insensés et bien coupables ceux qui redoutent ou méprisent la précieuse découverte du médecin anglais ; ils se préparent pour l'avenir d'éternels chagrins ! A ceux-là s'adresse Alexandre Soumet dans la *Découverte de la Vaccine*, couronnée en 1815 par l'Académie française :

Prévenez le malheur que ma muse déplore,
 Votre jeune famille avec moi vous implore.
 Vous, simples villageois, d'éternels préjugés,
 De fantômes, d'erreurs, d'ignorance assiégés,
 Hâtez-vous, le temps fuit, et l'enfance succombe ;
 De vos fils au berceau ne creusez pas la tombe ;
 Et, s'il faut quelque jour que vous pleuriez leur mort,
 Qu'au moins leur souvenir ne soit pas un remord.

Jenner fut frappé d'apoplexie en travaillant dans sa bibliothèque, et mourut le 26 janvier 1823, léguant à l'humanité la plus belle découverte qui ait illustré les temps modernes.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la conquête qui eut pour cause première un coup d'éventail donné à un ambassadeur français ?



RÉCRÉATION.



CÉCILIE.

(Fin.)

« Parbleu ! dit Robert , c'est fort à propos : j'allais oublier que nous n'avions plus d'allumettes. Vous les avez payées la dernière fois ; à mon tour. » Et s'adressant au petit marchand : « Voyons tes allumettes. Les paquets sont bien petits. Et sont-elles bonnes, seulement ? »

— Oui, monsieur.

— Si elles ne le sont pas, et que je te rencontre jamais, je te tirerai les oreilles, dit-il en choisissant un paquet. Il te faut ton sou à présent, n'est-ce pas ? »

Il chercha sa bourse dans son gilet.

En ce moment, la voix de la petite fille se fit encore entendre :

« Oh ! maman, que j'ai faim ! achète-moi du pain. »

Elle était par terre cette fois, appuyée sur les genoux de sa mère. Celle-ci se pencha vers l'enfant et lui dit quelques mots à voix basse. Sa tête tremblait comme celle de quelqu'un qui étouffe de sanglots. Peut-être que si M. Robert, qui était le plus rapproché, avait prêté attentivement l'oreille, il eût entendu la mère murmurer : « Ah ! ma pauvre petite , je n'ai pas un sou pour acheter du pain. »

Mais il était occupé à fouiller dans sa bourse. Il en retira plusieurs sous, parmi lesquels il chercha pendant un long moment, comme s'il eût espéré en trouver un qui ne valût que quatre centimes. Le petit bonhomme payé s'éloigna.

Le banc et ceux qui y étaient assis se trouvèrent alors subitement éclairés. L'allumeur venait de mettre le feu à un candélabre voisin. Le gaz fit reluire la monnaie que l'avare tenait dans sa main. La petite fille vit les sous ; elle avait faim. Les sous pour elle c'étaient des morceaux de pain ; et, dans sa naïveté, dans son ignorance des lois de notre société, elle crut que ceux qui avaient de quoi manger en devaient tout naturellement donner un peu à ceux qui n'en avaient pas. Alors la pauvre enfant vint tout droit à M. Robert et lui dit d'une charmante petite voix un peu tremblante :

« Monsieur, donnez-moi un sou pour avoir du pain.

— Une mendiante ! murmura Frumence avançant la tête.

— Il y a des gens qui élèvent leurs enfants à mendier le soir, observa

Robert en cherchant à faire glisser les sous dans la bourse. » Mais l'un d'eux s'échappa, il était plus gros que les autres. C'était un de ces bons vieux deux sous presque argentés, portant d'un côté l'effigie du roi Louis XVI, et de l'autre le faisceau couronné du bonnet de la liberté. Son poids le sépara des autres, il tomba et alla rouler aux pieds de l'enfant. Elle le ramassa, pensant qu'il lui était donné.

Non, pauvre enfant, M. Robert ne donne pas si facilement sa monnaie; il craint trop de favoriser la paresse et tous les vices.

« Rends-moi mon sou, petite voleuse, cria-t-il.

— Il faut faire arrêter la mère et l'enfant », dit Frumence.

La mère s'était subitement dressée. D'un coup d'œil elle comprit la scène, et, sans dire un mot, prenant le sou des mains de sa fille, le rendit à l'avare, qui le reçut en murmurant. Oui, il eut le courage de le reprendre.

Cependant la mère se trouvait éclairée de face par le candélabre voisin. Elle était jeune encore, vingt ans peut-être; son visage, d'un ovale parfait, pâle en ce moment, était couronné par deux bandeaux de cheveux admirablement noirs. Ses grands yeux avaient un étrange regard, et deux larmes suspendues à ses cils brillaient comme des diamants. Un petit signe noir, de la grandeur d'une lentille, ornait sa lèvre supérieure, un peu au-dessus du coin gauche de la bouche. Voilà ce que virent d'abord Frumence et Robert; mais ils virent autre chose encore, autre chose qui fit monter un frisson de la pointe de leurs pieds à la racine de leurs cheveux.

La jeune femme prit l'enfant dans ses bras, et s'éloigna rapidement. Tant qu'on put la voir, les yeux des deux avarés la suivirent. Il y eut ensuite un long silence entre eux.

« C'est étrange comme il fait froid... froid ! dit Robert, dont les dents se choquaient.

— Oui, très-froid ! reprit son gendre ; effet du brouillard !

— Non, monsieur Frumence, ce n'est pas l'effet du brouillard.

— Nous nous sommes engourdis, dit Robert, dont les jambes tremblaient quand il se dressa.

— Non, monsieur Robert, ce n'est pas de l'engourdissement. »

Ils s'éloignèrent en s'appuyant sur leur canne.

Quelques mots sont ici nécessaires sur le passé des deux avarés.

Robert s'était marié fort jeune, et avait épousé la fille d'un commerçant chez qui il travaillait. La maison de commerce lui fut cédée comme dot. Dès la première année de son mariage, il avait eu une fille, Cécilie. La petite n'avait pas dix ans quand sa mère mourut. Robert mit l'enfant en

pension. Peu après, il associa à son commerce Frumence, pour lequel une grande similitude de goûts et de caractère lui inspirait du penchant. La communauté d'intérêts ne fit que cimenter davantage la liaison des deux avarés. A treize ans, Cécilie montrait déjà une intelligence supérieure, une maturité d'esprit rare à cet âge. Robert la retira de pension, lui mit ses registres en main, et congédia son teneur de livres. Quinze cents francs d'économie par an, excellente opération !

En grandissant, Cécilie devenait remarquablement belle ; ses grands yeux avaient la nuance verte d'une eau profonde, selon l'expression de Frumence, et, surcroît de beauté, elle avait un petit signe noir, grand comme une lentille, au-dessus du coin gauche de la bouche. Ce signe faisait ressortir la blancheur encore mate de son teint. Cette beauté n'était rien pourtant auprès de celle de son âme. Elle avait de la générosité autant que son père avait d'égoïsme ; et ce n'était pas peu dire. Elle s'imposa la tâche d'équilibrer aux yeux de Dieu la somme de bien et de mal que produisait le foyer domestique, et M. Robert lui donna fort à faire. Néanmoins, elle parvint à prendre un empire réel sur lui. Il craignait le regard profond et cependant si caressant de Cécilie.

Frumence, qui avait dix ans de moins que Robert, ne put voir impunément tous les jours Cécilie ; il s'éprit d'elle. L'amour, quand il entre quelque part, y veut régner seul ; il commença donc une rude guerre contre l'avarice dans le cœur de Frumence. Robert vit cela. Cet état de choses tendait à compromettre les intérêts de l'association commerciale. Il fallait prendre un prompt parti. Cécilie épousera Frumence, dit-il ; un mois après il sera guéri.

Cécilie refusa d'abord. Robert revint à la charge une fois, deux fois, dix fois. La résistance l'irritait ; il devint dur et méchant. Sa fille sentit qu'un plus long refus compromettrait les fruits de ses efforts passés et le bien qu'elle en espérait. Enfin, un jour qu'il s'agissait de la ruine d'une honnête famille de commerçants, dont le sort se trouvait entre les mains de son père, celui-ci répondit aux instances de Cécilie : « Épouse Frumence, et je ferai ce que tu veux ; sinon, non. — Soit ! dit-elle. » Elle épousa Frumence. Pauvre Cécilie ! sa tâche était doublée : il fallait faire contre-poids à ces deux égoïsmes... Son cœur ne faillit pas.

Huit mois après son mariage, Cécilie était enceinte et très-avancée dans sa grossesse, quand vint la fête de son mari. Nous savons qu'à cette occasion elle lui avait tressé une bourse. Dessus était brodé en perles d'or le mot *générosité*. Frumence mit la bourse dans un coin.

Peu de temps après, Cécilie lui dit :

« Frumence, le jour de ma délivrance approche. J'ai de tristes pressentiments. Faisons quelque chose qui plaise à Dieu, pour que sa bonté me vienne en aide.

— Si c'est possible...

— Très-facile ! Apportez-moi, je vous prie, la bourse que je vous ai donnée, et priez mon père de monter avec vous. Il doit être au magasin. »

Un instant après Frumence rentra, suivi de son beau-père.

« Mon père, dit Cécilie, il est temps de mettre à exécution la promesse que vous m'avez faite plusieurs fois ; vous aussi, Frumence.

— Quelle promesse ? »

Cécilie étala la bourse et fit luire au regard des avarés le mot générosité. Ils détournèrent les yeux.

« Vous m'avez promis de la remplir un jour et de vous laisser guider par moi pour la vider.

— La remplir?... dit Frumence.

— Oui ; et si vous m'aimez, si vous tenez à ma santé, à mon bonheur, vous accomplirez votre promesse aujourd'hui même. »

Cécilie amena les deux avarés à s'exécuter. Après des efforts inouïs, elle leur arracha à chacun cent francs. Ils suaient à grosses gouttes.

« Merci, dit-elle, et, à votre tour, vous me remercirez ce soir. C'est entendu. Après dîner, nous sortirons tous trois ensemble, pour dépenser nos deux cents francs à mon gré. Et comme ils se retiraient, elle ajouta sur le seuil avec un divin sourire : Vous savez que vous m'avez promis d'en faire autant chaque année. »

Le soir, Cécilie parut à table en toilette. Elle était radieuse ; elle combla son père et son mari de mots doux et charmants. Tandis qu'ils finissaient leur dîner, qu'ils semblaient prolonger à plaisir, elle passa dans le salon et toucha sur le piano un morceau plein d'une suave mélodie, un morceau dans lequel elle mit toute son âme. C'était le chant du cygne.

« Me voilà prête, dit-elle ensuite », apparaissant soudain le sourire sur les lèvres. Elle tenait la bourse dans sa main.

Robert et Frumence prirent leur chapeau ; mais comme Cécilie mettait la main sur le bouton de la porte, elle tressaillit et pâlit. Elle venait de ressentir les premières douleurs de l'enfantement. Impossible de sortir.

Le lendemain, Cécilie mourut, après avoir mis au monde une fille ; elle mourut en tenant les mains de son père et de son mari, qui venaient de lui jurer qu'ils tiendraient scrupuleusement leur promesse.

Frumence, désespéré d'abord, ne vit dans sa fille que la cause de la mort de Cécilie. Il ne voulut pas seulement la regarder, et la fit emporter immédiatement chez une nourrice à la campagne. Nous savons comment il remplit par la suite ses devoirs de père. Cécilie morte, son heureuse influence alla chaque jour s'effaçant. Le mauvais esprit rentra au logis plus fort que jamais. Ce devint une maison froide, triste, morne. La poussière envahit tout et couvrit de sa couche grise le piano désormais silencieux.

Quelques années après, nos avarès cessèrent leur commerce et s'enfermèrent dans un cercle d'habitudes monotones et sordides. Leur existence s'y traîna jusqu'au 26 octobre, où nous avons commencé notre récit.

Comprenez-vous maintenant le tressaillement, le frisson, le trouble des deux avarès? Ils venaient de revoir Cécilie, Cécilie morte. Cette pauvre femme qui s'était assise à l'extrémité de leur banc... c'était elle. Comment en douter? Le gaz éclairait en plein sa figure; et ce n'étaient pas Robert et Frumence qui pouvaient méconnaître ce beau visage pâle, ces grands yeux verts comme une eau profonde, et ce petit signe noir du coin de la bouche. Ils s'en revinrent frissonnant sous cette impression. Ils n'avaient pas l'habitude de rentrer d'aussi bonne heure.

Les ténèbres de l'impasse déserte au fond de laquelle ils demeuraient leur firent peur ce soir-là. Ils se hâtèrent de rentrer et de fermer la porte derrière eux, comme si quelqu'un les eût suivis. Le bruit qu'elle fit leur parut sinistre. Ils se trouvaient dans un long corridor contigu à l'ancien magasin de la maison Robert et C^e. Ce magasin était actuellement vide et à louer.

L'obscurité la plus profonde régnait dans ce corridor; le brouillard, en y pénétrant, y avait pris une odeur de moisissure particulièrement désagréable. Robert alluma une petite bougie, et tandis qu'ils marchaient, leurs silhouettes gigantesque tremblaient sur les murs aux mouvements de la flamme. Ce corridor aboutissait à une cour au fond de laquelle s'élevait le bâtiment, demeure de nos avarès, dominée par les hautes murailles des maisons voisines.

Cette cour, du temps de Cécilie, formait un petit jardin, avec une pelouse au milieu et quatre massifs de rosiers. Depuis, les rosiers étaient morts et tout le sol avait été foulé. Il ne restait de cette époque que deux lierres que Cécilie avait fait planter au pied des murailles. Ils étaient étalés et couvraient le mur à une grande hauteur. Ces lierres formaient un fond sombre sur lequel un objet moins foncé devait saillir facilement; aussi, du premier coup d'œil, en traversant la cour, nos avarès aperçurent une

grande forme immobile adossée à la muraille et encadrée par le lierre. Robert plaça sa main gauche en forme de réflecteur entre lui et la lumière, et il vit, Frumence vit aussi, le spectre de Cécilie tel qu'il venait de leur apparaître auprès du banc, sur la place. Aussitôt, un coup de vent éteignit la bougie.

Ils gravirent les trois marches extérieures de la maison avec une terreur impétueuse. La porte était entr'ouverte, circonstance inusitée; ils entrèrent rapidement, et, dans l'obscurité, Robert alla se heurter contre la rampe.

« Pierre ! idiot ! sot animal ! » cria-t-il, comme si la violence dût lui tenir lieu de bravoure.

Pierre, tout troublé, sortit d'une pièce du rez-de-chaussée, une lumière à la main. Frumence la lui arracha et monta, précédant son beau-père.

Pierre était un garçon d'une vingtaine d'années, mais petit, maigre et si chétif, qu'on ne lui eût pas donné quinze ans. C'était le frère de lait de la fille de Frumence. Impropre au travail des champs, ses parents s'étaient estimés très-heureux que Robert et Frumence voulussent bien le prendre à leur service. Il ne recevait point de gages et n'avait que sa nourriture et son entretien. Quelle nourriture ! quel entretien ! Depuis sept ans qu'il était dans cette maison, il n'avait pas entendu une parole douce, pas vu un sourire ; il vivait dans cette contrainte perpétuelle, souffrant de corps et d'esprit, maltraité, invectivé à tous propos ; ce qui n'empêchait pas MM. Robert et Frumence d'exprimer chaque jour leur étonnement du peu d'intelligence de sa misérable cervelle. Idiot ! C'était leur mot favori contre la pauvre créature.

En entrant dans la salle à manger, ils se jetèrent dans leurs fauteuils accoutumés, vieux fauteuils en cuir à clous dorés. Les mêmes sentiments les agitaient ; aucun n'osait communiquer ses pensées à l'autre.

M. Robert se raisonnait à part lui : J'ai pris froid. Le brouillard est très-malsain ; cela m'a donné un peu de fièvre, je sens bien que mon poulx est très-agité. L'état fiévreux trouble toujours plus ou moins le cerveau... chacun sait cela ; et alors on s'imagine voir une foule de choses... je gage bien que Frumence n'a rien vu.

Frumence, qui avait quitté son fauteuil, se promenait à grands pas. Il s'arrêta devant Robert.

« Croyez-vous aux revenants ? » lui dit-il.

La réponse expira sur les lèvres de Robert, et toute son assurance s'évanouit. Il comprit que Frumence avait vu aussi.

Au tour suivant, Frumence s'arrêta encore et dit :

« Je suis fâché que vous n'ayez pas donné le sou à la petite.

— Moi aussi, j'en suis fâché.

— Nous serions peut-être moins tourmentés à l'heure qu'il est. »

Et Frumence reprit sa marche.

« Le fait est, dit Robert un moment après, que ce sou me pèse autant qu'un saumon de plomb. Oui, je voudrais l'avoir donné à cette enfant. »

En parlant ainsi, il sortit le sou de sa bourse et le posa sur le bord de la table.

« Ouf! fit-il en essuyant son front, ceci est bien étrange! Regardez, Frumence, regardez-le... il reluit comme du feu...

— Allons donc, dit celui-ci sans oser regarder; ces sous-là ont un certain éclat, tout simplement parce qu'ils sont en métal de cloche.

— C'est vrai... oui, il y a un alliage tout particulier... c'est du métal de cloche. »

Ceci plongea Robert dans un nouvel ordre d'idées. Il lui sembla que le sou commençait à se balancer lentement sur la table, comme jadis il s'était balancé sous une autre forme dans quelque haut clocher. Il lui sembla entendre un bruit d'airain à peine saisissable d'abord, grandir, grandir petit à petit, et ce bruit était une voix qui chantait : Cloche, je sonnaï dans les airs; je sonnaï la prière; la prière pour les vivants et les morts... les pauvres morts! Sou, je cours le monde, du riche au pauvre. Je suis la monnaie du pauvre; j'aime payer son pain. Les bourses des avares sont mes prisons... délivrez-moi.

Le bruit devenait étourdissant. Il remplissait les oreilles de Robert, qui serrait son front dans ses mains.

« L'entendez-vous, Frumence, l'entendez-vous? Il parle de prières, de pauvres gens!... Il sonne à me fendre le crâne, ce sou de cloche! Débarassez-m'en... jetez-le dehors... je vous en supplie. »

Frumence ouvrit rapidement la fenêtre qui donnait sur une rue étroite et vint prendre le sou. Pressé de s'en débarrasser, — on eût dit qu'il lui brûlait les mains, — il le lança du milieu de la salle. Mais le sou rencontra la barre de fer qui servait d'appui, et, au lieu de tomber dans la rue, rebondit avec bruit dans la chambre. Il roula en décrivant un demi-cercle, et, au moment où le pied de Frumence allait l'atteindre, il disparut dans une fente du parquet, entre deux planches. C'était un vieux parquet tout disjoint, et Frumence, en appuyant fortement pour arrêter le sou, ne fit que le mieux enfoncer dans la fente. Il était pourpre de colère, Robert était

blème. Il prit la lampe et vint regarder par terre. Les ongles n'y pouvaient rien. Robert prit un canif dans sa poche ; au premier effort qu'il fit, la lame se brisa. Frumence, à son tour, essaya avec un couteau ; mais, ayant serré imprudemment la lame, il se fit une entaille au doigt.

« Au diable ! » s'écria-t-il, en jetant le couteau et se redressant.

Pierre parut en ce moment pour mettre la table. On lui dit de fermer la fenêtre, et Frumence se fit donner un verre plein d'eau pour tremper son doigt.

« Robert, dit-il plus calme, en faisant saigner la blessure, nous nous conduisons comme de vrais enfants, car, en raisonnant, tout ceci s'explique. Nous avons causé de Cécilie, cette après-midi... Notre esprit s'est préoccupé de certains souvenirs... Ajoutez à cela un hasard de ressemblance, le jeu de l'imagination, l'influence du temps, un peu de fièvre peut-être.

— Oui, j'en ai certainement de la fièvre.

— Il n'en faut pas davantage pour troubler une tête et mettre des bourdonnements dans les oreilles. Maintenant, que ce sou ait rencontré la traverse de la fenêtre et soit venu rouler dans cette fente ; que vous ayez cassé votre canif, et que je me sois coupé le doigt... quoi de surnaturel en cela ?

— Rien, sans doute... Ainsi, vous ne croyez pas... ?

— Je crois une chose... c'est que le souvenir de Cécilie nous préoccupe trop ; à tort ou à raison, c'est un fait. Il faut bien admettre ce qui est.

— Faible machine que la cervelle humaine !

— Enfin, reprit Frumence, puisque nous avons l'esprit malade, traitons-le en malade. Quel est notre mal ? Vous et moi, nous sommes inquiets de n'avoir pas, comme le voulait Cécilie, donné chaque année quelques sous aux pauvres. Une faiblesse ! une archifaiblesse ! Mais que voulez-vous ? c'est ainsi... voilà le mal. Le remède est simple... Nous n'avons qu'à donner de temps à autre, çà et là, quelques sous à de pauvres diables estropiés, et nous serons désormais parfaitement en paix avec nous-mêmes.

— Je crois que vous avez raison, dit Robert. »

Vous le voyez, M. Frumence savait parfaitement tenir un raisonnement dans l'occasion. Ils pensaient en être quittes pour quelques sous, les avarés ! quelques sous jetés de loin en loin à un pauvre... et cependant, voyez l'influence d'un atome de charité, cette simple résolution les réconforta, leur fit du bien.

« Il faut encore remarquer, ajouta Frumence en entortillant son doigt

avec un coin de son mouchoir, que nous avons l'estomac creux, que rien ne produit des hallucinations comme le besoin de manger. »

Ils se mirent à table.

« Il me vient une idée, dit Robert un moment après : si, à l'occasion de votre fête, nous buvions une vieille bouteille à votre santé... hein ? cela ne nous arrive pas souvent. »

Certes non, cela ne leur arrivait pas souvent.

« Je vais la chercher, ajouta-t-il en allumant son bougeoir à la lampe. Pendant ce temps, Frumence, vous assaisonnerez la salade et vous prendrez dans le buffet le morceau de fromage de Hollande et le pot de confitures.

Décidément, c'était une débauche. Le fromage durait depuis six mois. Quant au pot de confitures, il datait de quatre ans ; on l'avait acheté à une époque où Robert était malade.

Dire qu'il descendit à la cave sans inquiétude ne serait pas exact ; cependant il avait une certaine assurance. Il fredonna en descendant, fredonna en choisissant la bouteille ; puis il songea qu'on n'avait plus touché à ce bordeaux depuis la mort de Cécilie. Alors il ne fredonna plus et remonta lentement. Il vit la porte d'une salle du rez-de-chaussée entre-bâillée ; il avança la lumière et la tête. « Es-tu là, Pierre ? » dit-il.

Pierre n'y était pas ; mais ce que Robert vit encore, ce fut l'image de Cécilie, assise dans un angle, au fond, sur des débris de bois entassés. Il se retira vivement, comme s'il n'eût rien vu, et remonta rapidement au premier. Il posa la bouteille sur la table et tomba essoufflé dans son fauteuil.

« Frumence ! elle est dans la maison... je vous dis. Je viens de la voir encore dans la salle au bois.

— Bah ! vous avez cette figure-là dans le cerveau ; effet du sang, vous dis-je. Je vous ai démontré cela clair comme le jour. Un bon doigt de ce vin-là va vous remettre. Savez-vous, Robert, qu'il a vingt-deux ans de bouteille ? »

Frumence versa.

« A votre santé donc, puisque c'est votre fête ! dit Robert. Et il avala son verre d'un trait. Quel parfum ! quelle chaleur ! Vraiment, si nous en buvions un peu chaque jour, je crois qu'il nous vaudrait quelques bonnes années d'existence de plus... »

Ah ! c'était un vin généreux, en vérité, si généreux qu'il battait déjà en brèche la stupide parcimonie de l'avare.

« Attendrons-nous donc que nous soyons morts pour le boire ? reprit Frumence. C'est pourtant ainsi : on se prive, on économise, on se délabre

la santé, on garde, on entasse, on ne jouit de rien, on est en haine à tous...

— Vrai! vrai! dix fois vrai, ce que vous dites-là! s'écria Robert, dont les yeux s'animaient. On est malheureux, personne ne vous aime... et puis un beau jour, on meurt seul dans un coin, et on laisse à d'autres... Ah! le bon vin! l'excellent, le glorieux vin! »

Ils en burent un troisième verre, les deux avarés, et ils allaient continuer sur ce ton, quand une note forte et plaintive s'exhala du piano, dans le salon voisin. Ce piano n'avait plus été touché par une main humaine depuis la mort de Cécilie.

Robert et Frumence tressaillirent et prêtèrent l'oreille. Plus rien.

« Morbleu! dit ce dernier, nous ne sommes pas des enfants. Encore un verre, Robert, et allons voir. Gageons que c'est tout simplement une corde du piano qui s'est cassée.

— Eh! parbleu! c'est vrai. »

Frumence prit la lampe, et, suivi de Robert, entra dans le salon. A peine entrés, ils s'arrêtèrent subitement; le piano était ouvert.

« Cécilie est dans la maison, » murmura Robert.

Frumence, peu rassuré, alla pour poser la lampe sur la cheminée. Soudain il recula, en apercevant un objet qui brillait sur le marbre.

« Qu'est-ce que cela? Robert, dites-moi... J'ai les yeux troubles. N'est-ce pas la bourse, la bourse perdue, la bourse de Cécilie?... Oui... Robert, sortons d'ici... »

Ils sortirent à reculons, se soutenant à peine. Après un court moment d'anéantissement, Frumence se redressa soudain et s'écria avec animation:

« Eh bien! savez-vous ce que nous ferons, Robert?

— Dites, Frumence.

— Nous tiendrons notre promesse à Cécilie, notre promesse toute entière. Nous prendrons la bourse, et, chaque année, nous y mettrons deux cents francs pour les pauvres...

— Oui, oui...

— Et nous les distribuerons nous-mêmes.

— Oui, oui.

— Et alors pourquoi craindrions-nous le spectre de Cécilie? »

Frumence alla tout droit et sans lumière chercher la bourse sur la cheminée du salon, et la posa avec respect sur la table. Elle était telle que Cécilie l'avait tenue dans ses mains la veille de sa mort. Les deux cents francs y étaient encore. Frumence remplit les verres.

« Au souvenir de Cécilie, de notre chère Cécilie!

— A son souvenir ! » dit Robert.

Ils burent, s'assirent et demeurèrent un long moment silencieux en regardant la bourse qui brillait au milieu de la table.

Alors il leur sembla que le vieux sou en métal de cloche sonnait tristement : — Donnez, oui, donnez, disait-il, donnez surtout aux mères qui ont de petits enfants. Pauvres mères ! pauvres petits enfants ! Cécilie, elle aussi a eu un petit enfant ; elle a grandi, la fille de Cécilie... Où est-elle ? Quelqu'un le sait-il ? Le savez-vous ?

Robert et Frumence sentirent leurs cœurs se tordre et se gonfler ; les larmes se mirent à couler de leurs yeux. Et ils ne pouvaient rien dire.

Voilà que soudain le sou se tut, et le piano entonna la mélodie qu'avait jouée Cécilie la veille de sa mort ; et à ce chant suave succéda un morceau étrange et terrible. Toutes les touches du clavier avaient pris des voix humaines. Les notes gémissaient, criaient, grondaient, pleuraient. C'était un concert de toutes les expressions de la souffrance humaine. On entendait le cri de l'enfant qui a faim, le sanglot de la mère désespérée, le gémissement du pauvre malade sur son grabat, les malédictions de l'homme tombé que pas une main n'assiste.

Robert et Frumence étouffaient. La sueur tombait en larges gouttes de leurs tempes.

Par un effort suprême, ils parvinrent à crier :

« Grâce ! Cécilie, grâce ! oh ! cessez, cessez, cessez ! »

Alors Cécilie apparut sur la porte du salon, vêtue cette fois comme la veille de sa mort. Son visage était triste et ses grands yeux verts jetaient une lueur sombre.

« Que je cesse, dit-elle, que je cesse ? Mais est-ce donc moi qui ai fait ce concert lamentable ? C'est vous, mon père, vous, Frumence ; vous qui n'avez pas fait le bien que vous pouviez, que vous deviez faire, que vous aviez promis de faire !... Les misères que vous n'avez pas soulagées crient et pleurent... A qui la faute ?... Quand je suis partie d'auprès de vous, quand je suis allée là-haut, j'ai promis à Dieu que vous seriez bons... Je l'espérais... l'avez-vous été ? »

Robert et Frumence étaient tombés accroupis sur le parquet, anéantis, ayant à peine le souffle ; mais toutes les paroles de Cécilie leur entraient dans la cervelle comme si elles eussent été du plomb fondu. Cécilie les toucha et les entraîna dans la chambre où était leur coffre-fort ; d'un geste elle l'ouvrit. Elle y prit des poignées d'argent et d'or qu'au fur et à mesure elle jetait en l'air ; et les pièces de monnaie, au lieu de tomber, s'envolaient

dans toutes les directions. Les yeux des deux avarés les suivaient au loin malgré la nuit, et ils les voyaient s'abattre dans les pauvres réduits. Alors Frumence trouva assez de force dans la pensée de sa ruine pour se précipiter au-devant des pièces d'or et d'argent que jetait Cécilie. Le brusque mouvement qu'il fit le réveilla... Il faisait jour.

Il se retrouva avec étonnement dans son fauteuil, en face de Robert, qui se réveillait aussi. Ils se regardèrent un moment sans rien dire. La bourse de Cécilie était sur la table.

« C'est bien vous, Robert?... Je ne sais. Il paraît que ce vin nous a endormis... Oh ! quelle nuit !

— Et Cécilie ? » dit Robert.

Il leur fallut un long moment pour mettre un peu d'ordre dans leurs idées. Était-ce un songe ? était-ce une réalité ?

« Peu importe, Robert, s'écria Frumence secouant ses jambes engourdies. Si c'est un songe, béni soit-il ! si c'est une réalité, bénie soit-elle ! Une chose presse avant tout.

— Oui, je sais, Frumence : il faut trouver Cécile.

— Oui, trouver ma fille... ma Cécile... c'est presque Cécilie... Oh ! quand je songe que nous n'avons pas vu notre enfant depuis qu'elle est venue au monde ! »

Une nouvelle pensée jaillit soudain au cerveau de Frumence. Ses deux mains se crispèrent sur ses cheveux, ses yeux devinrent hagards ; sa voix était sourde. « Robert... cette femme d'hier sur le banc, cette femme avec la petite fille... ce portrait vivant de Cécilie... c'était Cécile... Cécile, entendez-vous ! notre fille... ma fille avec son enfant ! »

Ils allaient et venaient comme deux fous, pleurant et se meurtrissant la tête.

Quand ils furent plus calmes :

« Robert, dit Frumence, il faut se hâter... Cécile souffre... »

Ils mirent dans la bourse de Cécilie autant d'argent qu'elle en put contenir, prirent leurs chapeaux et descendirent.

« Faut-il réveiller Pierre ?

— Inutile, dit Frumence : laissons-le dormir, le pauvre enfant ! En voilà encore un, Robert, que nous n'avons pas rendu heureux !... C'est pourtant le frère de lait de Cécile. »

En parlant, il avait ouvert doucement la porte de la salle où couchait Pierre. Le jour y pénétrait par une lucarne percée dans le volet. Ils virent le pauvre garçon dormant sur une paillasse, avec une couverture en

lambeaux, sur laquelle il avait mis ses effets pour se garantir du froid.

« Robert, dit Frumence, Pierre ne doit plus coucher ici, c'est humide et glacial... »

— Un instant, » dit Robert. Et il sortit sans bruit, remonta l'escalier aussi vite que possible, alla à son propre lit, y prit sa propre couverture, une bonne couverture de laine bien chaude, et la descendit.

« Frumence, aidez-moi à le couvrir de ceci. »

Ils y mirent la précaution d'une mère qui craint de réveiller son enfant. Puis ils sortirent sur la pointe des pieds, et fermèrent la porte sans bruit.

Ils n'hésitèrent pas un instant à prendre une voiture, dépense qui les eût fait frémir la veille, et se rendirent à la pension où Cécile avait été élevée. La pension avait changé de main. Ils n'y recueillirent que des indications vagues, qui servirent cependant de point de départ à leurs recherches. Ils allèrent d'un endroit à l'autre, coururent tout le jour, visitèrent cent maisons.

Quand vint la nuit, ils rentrèrent harassés de fatigue, brisés de douleur, ne sachant rien de ce qui les intéressait,

Pierre, une lampe à la main et tout ému, vint les recevoir à la porte. Il avait passé une journée pleine d'inquiétude. Comment ! ses maîtres partis avant qu'il se levât !... Ils n'avaient pas déjeuné, n'avaient pas donné signe de vie... Et puis cette couverture de M. Robert que Pierre avait trouvée sur lui en se réveillant... Profond mystère !... Il fut encore bien plus surpris quand il les vit qu'il ne l'avait été de ne les point voir.

« Rien ! rien ! mon pauvre Pierre, s'écria Frumence en entrant, nous n'avons rien trouvé !... »

Mais Pierre n'était nullement au courant, et les façons amicales de ces messieurs étaient si inusitées ! Aussi, il était là ébahi, la lampe à la main, et répétant machinalement : Rien, rien !

« Ah ! pourtant, reprit Frumence, si tu savais à combien de portes nous avons frappé ! si tu savais tous les pauvres logements, toutes les misères que nous avons vus en cherchant notre fille !... Mon pauvre garçon, nous y avons laissé tout notre argent... tout... Mais rien, pas le moindre indice sur Cécile... Et, pendant ce temps, elle souffre. »

Si jamais Pierre avait paru justifier sa réputation d'idiot, c'était dans ce moment. Le jeu de sa physionomie exprimait d'une saisissante façon les sentiments qui agitaient son âme. Il ne comprenait pas bien, mais il lui parut qu'un grand changement s'était opéré dans ses maîtres, et reconnut, à n'en pas douter, que c'était Cécile qu'ils cherchaient.

« Cécile ! Cécile ! ah ! — il faillit laisser choir la lampe, et la posa bien vite sur une marche. La scène se passait au pied de l'escalier. — Cécile ! et en répétant ce nom, Pierre sanglotait.

— Tu l'as vue peut-être, toi ? dit Robert.

— C'est ma sœur... ma sœur de lait. Oui, je l'ai vue hier encore, ici... là. Pauvre Cécile ! oh ! monsieur, ne me battez pas pour l'avoir fait entrer par la petite porte...

— Te battre, Pierre, te battre pour cela?... Oh ! grand Dieu !

— Sa petite avait faim, monsieur, et Cécile s'était dit : Pierre lui donnera bien un morceau de pain !... Voilà pourquoi elle est venue. Je lui ai donné mon dîner ; mais c'était si peu !... »

Robert prit une main de Pierre qu'il garda dans les siennes. Pierre poursuivit :

« Elle était déjà venue plusieurs fois. Nous nous connaissions si jeunes, monsieur... vous savez, et puis, le même lait. Jamais je ne l'ai vue triste comme hier ; et cependant elle m'a dit qu'elle ne souffrirait plus bientôt, qu'elle allait partir pour un meilleur monde. Elle a voulu monter là-haut voir encore une fois la chambre où était morte sa mère, voir tout ce qui lui avait appartenu. Et, monsieur, jugez si elle est honnête et pure : une bourse est tombée d'un vieux manchon de sa mère qu'elle a voulu toucher, une bourse pleine d'argent ; moi, je lui ai tout de suite dit de la prendre. J'avais tort, je le sais... mais vous comprenez, le premier mouvement... Elle l'a repoussée de la main sans rien dire, et elle est allée au piano qu'elle a ouvert... et, monsieur, à la première note, nous nous sommes mis à pleurer tous deux. Ah ! c'était trop triste ! Nous sommes descendus, et nous étions dans la petite cour quand vous nous avez surpris en rentrant sitôt. Elle s'est vite jetée contre le lierre. Ensuite je l'ai cachée dans ma chambre jusqu'au moment où j'ai pu la faire sortir par la petite rue. Oh ! monsieur Frumence, aimez Cécile, elle est si bonne... et la petite si gentille ! »

Frumence et Robert n'y tenaient plus.

« Tu sais sa demeure, Pierre ?

— Oui, monsieur, oui. » Et, fouillant dans sa poche, il en tira un papier

Ah ! qui donc avait pu dire que ce garçon-là était idiot ?

« Vite, partons ! cria Frumence. Pierre, tu viendras avec nous.

— Merci, monsieur, merci.

— Mais tu es si peu couvert ; il fait froid.

— Mon manteau, dit Robert, prends mon manteau. »

Un instant après, ils roulaient tous les trois dans une voiture.

Cécile était donc réellement venue, la veille au soir, dans la maison paternelle si inhospitalière pour elle. En sortant, elle avait repris le chemin de son pauvre logis. Il était au dernier étage d'une maison de misérable apparence. Là ne demeuraient que des gens vivant péniblement de leur travail, et de ces tristes réduits le plus triste était celui de Cécile. Elle monta lentement les cinq étages et s'aventura à tâtons dans un obscur corridor. Une porte, la plus voisine de la sienne, était entr'ouverte et laissait glisser un rayon de lumière. Au bruit des pas de Cécile, elle s'ouvrit tout à fait, et un grand garçon de vingt-cinq à trente ans parut sur le seuil; il était en costume d'ouvrier. L'expression inquiète de sa physionomie s'effaça dès qu'il aperçut Cécile.

« C'est vous enfin ? dit-il, entrez, entrez. Ah ! que vous nous avez donné de souci ! »

En ce moment, la mère de celui qui parlait parut. C'était une bonne vieille femme. Au fait, c'était la marchande de pommes du coin de la place.

« Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, que vous êtes pâle ! s'il y a du bon sens à rester dehors si tard... par ce brouillard-là... et pour la petite, croyez-vous que ce soit raisonnable ? Pauvre chérie ! elle dort... donnez que je la pose sur mon lit. Dors, dors, mon bijou.

— Asseyez-vous un moment, madame Cécile, dit l'ouvrier, vrai, nous étions inquiets.

— Richard est descendu vingt fois sur la porte, dit la mère.

— Vous êtes bien trop bons pour moi.

— Allons donc... enfin, vous voilà. — Vous avez peut-être besoin de quelque chose ?

— Merci, madame, je n'ai besoin que de repos... voilà tout ! — Il est bien tard, et je vous retiens là... » Elle voulut se lever.

« Non, dit la mère, l'obligeant à se rasseoir. D'abord, je n'ai pas sommeil, Richard non plus ; aussi bien, nous avons à causer un peu. C'est une occasion. Voilà deux heures que nous parlons de vous, et, ma foi, nous en parlerions jusqu'à l'éternité que ça n'avancerait pas les choses d'un brin, tant que vous n'aurez pas dit votre mot sur cette affaire-là.

— Mère ! dit Richard d'un ton suppliant.

— Tais-toi, toi. Laisse-moi ; c'est le moment... Cécile, ajouta-t-elle en tenant une main de la jeune femme, vous savez que je vous aime ; vous le savez, n'est-ce pas ! et c'est la vérité. Je vas vous parler tout rondement. Après ça, vous devez bien vous douter... »

Cécile regarda Richard et sa mère. Une légère rougeur couvrit ses joues.

« Enfin, voilà le fin mot : Richard vous aime ; il vous aime comme un fou. »

Cécile était pourpre, et de ses beaux yeux baissés coulaient de grosses larmes.

« Mère, dit Richard, vous voyez bien que vous lui faites de la peine.

— Tais-toi, » te dis-je.

Elle serra la tête de Cécile contre sa poitrine.

« Laissez-les couler, ces larmes, Cécile, cela vous soulage. Aussi bien, je crois que vous avez des peines ; mais si ça dépend de nous, on y mettra fin. Nous ne sommes pas riches, mais nous partagerons volontiers avec vous et la petite, et ce que nous mangerons de moins, nous l'aurons de plus en contentement. Vous ferez de mon garçon le plus heureux des maris, et de moi la plus heureuse des mères. Dame ! je sais qu'autrefois vous avez été habituée à mieux ; mais l'argent, ça va, ça vient... Donc, il ne faut pas compter sur lui pour le bonheur, mais seulement sur les cœurs de ceux qui vous aiment. Je ne veux pas vous presser, ma chère fille, il faut réfléchir en toutes choses et prendre son temps ; mais, enfin, il fallait bien vous en parler, puisque la chose dépend de vous. »

La vieille femme mêlait ses larmes à celles de Cécile, dont Richard, à genoux, serrait une main dans les siennes.

« Cécile, dit-il, laissez-vous dire une fois que je vous aime, que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendent du mot qui sortira de vos lèvres. Je ne vous offre pas un sort brillant, ma mère vous l'a dit ; mais vous ne trouverez jamais un cœur plus dévoué.

— Je vous crois, dit Cécile, lisant dans les yeux de Richard la sincérité de ses paroles, et je sais que votre femme sera heureuse. Je vous répondrai demain ; vous m'accorderez bien un jour, Richard. »

Ce fut chose convenue.

Le lendemain, la vieille marchande rentra comme à l'ordinaire à la tombée de la nuit. Elle frappa chez Cécile, personne ne répondit.

En préparant le diner de son fils, elle crut entendre quelqu'un passer légèrement dans le corridor. Elle ouvrit. « Je me suis trompée, » dit-elle.

Richard, à son tour, revint de son atelier. Un quart d'heure se passa. Point de Cécile encore.

Voilà qu'un bruit de pas multipliés retentit dans l'obscur corridor. Richard accourut avec la lampe, et suivi par sa mère, ils se trouvèrent en face de trois personnes, Robert, Frumence et Pierre.

« Cécile ! dit Frumence essoufflé, où est-ce ? »

— Voilà sa porte, mais elle n'y est pas, » répondit Richard.

La vieille marchande avait reconnu les avarés.

« Oh ! dit-elle, quoi ? qu'est-ce qu'ils veulent ? »

Ils s'étaient précipités contre la porte indiquée. Robert tourna le bouton, la porte s'ouvrit ; ils entrèrent.

« C'était ouvert ! » s'écria Richard surpris.

Il entra aussi avec sa mère.

Et tout ce monde parcourut la chambre des yeux. Frumence, le premier, vit un papier plié en quatre sur une petite table. Sur ce papier, il y avait deux mots : *Pour Richard*. Sans regarder à cela, Frumence ouvrit le papier et lut.

C'était la réponse de Cécile au jeune homme. Elle avouait qu'elle l'aimait ; mais elle ne voulait pas lui donner la lourde charge d'une femme et d'un enfant, alors qu'il avait déjà tant de peine à vivre. Elle parlait de peines secrètes et profondes ; de sa vie vouée au désespoir ; du repos de la tombe. C'était un mélange d'amour, de douleur et d'égarement. « Quand vous lirez ceci, Richard, disait-elle en finissant, ma fille et moi nous dormirons ensemble dans les eaux de la Seine. »

Non, il est impossible de rendre l'explosion du désespoir des personnes réunies dans cette pauvre chambre. Pierre tomba à genoux, et ses doigts se crispaient sur les bords de la petite table. Le hasard fit qu'il toucha la plume avec laquelle Cécile avait écrit. Il la trouva encore humide. Une idée jaillit dans son cerveau. L'encre n'est pas encore sèche, donc il n'y a pas longtemps que Cécile a écrit... et... peut-être, en allant vite, serait-il temps encore... Espoir bien faible... mais...

Grand Dieu ! qui donc avait pu dire que ce garçon-là était idiot !

Quand Pierre eut parlé, chacun bondit ; il n'y eut qu'une voix : A la Seine ! à la Seine !

En quatre mots on convint qu'il fallait gagner le quai le plus promptement possible, là, se diviser et surveiller les issues des rues qui y aboutissaient. Le chemin était long ; Cécile chargée de son enfant pouvait ne pas être arrivée encore. Tout le monde partit, même la vieille mère de Richard.

Arrivé sur le quai, chacun courut au débouché d'une rue. Tous les yeux exploraient la longueur de la rivière ; tous les cœurs battaient fort. Il y avait peu de monde dehors, le ciel était sombre, un vent glacial soufflait.

« Mon Dieu, pensa Richard, nous ne sommes pas assez nombreux... Il faudrait quelqu'un encore.

Il avisa un monsieur d'un certain âge qui passait non loin de lui. Il lui expliqua en deux mots ce dont il s'agissait.

« Bien ! bien ! fit ce monsieur, une jeune femme pauvre avec une petite fille de trois ans. Son nom est Cécile. Je cours ! » Et en effet il courut à toutes jambes à l'endroit où il pouvait être utile.

Précieuse idée qu'avait eue Richard : ce fut ce monsieur qui vit Cécile, l'accosta, la prit par le bras et la conduisit à ses amis. — Quel délire de joie ! les caresses, les étreintes, les explications, les larmes se croisaient, se mêlaient. — Enfin on se calma un peu. Cécile et son enfant prirent le chemin de cette maison paternelle si longtemps fermée. On n'oublia pas de prendre le nom et l'adresse de l'obligeant monsieur dont le concours avait été si heureux.

Richard et sa mère, de leur côté, regagnèrent leur logis.

« Enfin elle est sauvée, dit le jeune homme ; mais pour moi, elle est perdue !

— Qui aurait pu penser, murmurait sa mère, que ces deux avares étaient le père et le grand-père de Cécile ! »

Comment dire les scènes d'extase et de tendresse, les joies et les ravissements dont fut témoin la vieille maison du fond de l'impasse ?

Alors Robert et Frumence apprirent ce qu'ils avaient ignoré jusqu'à ce jour, que Cécile s'était trouvée veuve un an après son mariage. La mauvaise conduite de son mari ne lui avait laissé que la misère pour héritage.

« Notre faute ! notre faute ! dirent-ils. Nous réparerons tout, chère enfant. »

Cette nuit-là, Richard dormit peu. Le lendemain, il se trouva incapable d'aller à son travail, et sa mère resta avec lui. Vers midi, on frappa à la porte, et M. Frumence entra.

« Bonjour, madame, bonjour, monsieur Richard. Notre Cécile va bien, et la petite aussi... très-bien. Voulez-vous me permettre de m'asseoir un moment... Cinq étages !... je suis tout essoufflé. » Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la figure rayonnante.

Richard avait rougi ; puis pâli. Il était sur des charbons ardents.

« Je suis chargé d'une réponse pour vous, lui dit Frumence. N'aviez-vous pas demandé quelque chose à Cécile ? »

Richard balbutia ; le fait est qu'il ne savait ce qu'il disait. Sa mère tortillait dans ses doigts un coin de son tablier ; elle ne savait pas davantage ce qu'elle faisait.

Frumence voyait tout cet embarras et souriait.

« Eh bien ! madame, dit-il enfin, Cécile consent, et moi aussi. »

Richard tomba à ses genoux, sa mère lui sauta au cou.

« A une condition ! cria Frumence, c'est qu'à dater du mariage, nous demeurerons tous ensemble. Maintenant, venez voir Cécile et la petite. Elles vous attendent. »

En descendant l'escalier, Frumence donnait le bras à la vieille marchande. Il lui dit tout bas :

« Vous avez connu deux avarés... là-bas... sur la place ? Oubliez-les ; ils sont morts, bien morts. »

Ensuite, M. Frumence se fit conduire chez le monsieur dont il avait pris l'adresse la veille au soir, sur le quai. En entrant, il reconnut celui qui, deux ans auparavant, avait quêté sur la place avec la marchande de pommes pour le petit garçon blessé. Celui-ci reconnut aussi Frumence, et fut bien surpris de la façon dont il l'entendit parler ; il fut bien plus surpris encore quand Frumence l'invita à la noce de sa fille avec le fils de la marchande de pommes. Il promit bien de n'y pas manquer, et, comme il reconduisait Frumence en lui serrant la main, celui-ci lui dit à l'oreille :

« Vous avez pu connaître deux avarés, là-bas, sur la place ?... Oubliez-les ; ils sont morts... bien morts !

— Je le vois bien », répondit le monsieur.

Cependant, le bon gros sou en métal de cloche était toujours entre ses deux planches. On avait été trop occupé toute la matinée pour songer à lui. Quand il fut question de le retirer de son trou, la petite Cécilie n'eut qu'à le soulever un peu avec une épingle, et, voyez le capricieux ! il sortit aussitôt. Bien entendu que ce sou est une relique de famille.

Enfin, le banc de pierre est toujours à sa place sur ses trois supports. Nombre de gens vont journellement s'y asseoir ; mais plus jamais les deux avarés d'autrefois ; ils sont morts... bien morts... LOUIS FORTOUL.

POÉSIE.



LE MOUTON ET LE CANARD AU CONCOURS AGRICOLE.

« Eh ! quoi ! tu veux fuir de ta cage,
 « Pour t'envoler vers d'autres lieux !
 « Ailleurs crois-tu donc être mieux ? »
 Tel est à peu près le langage

Qu'un mouton de Saint-Quentin
Tenait au canard son voisin,
Dans le Palais de l'industrie.
— Vois, disait-il, vois, je t'en prie
Dans ce moment solennel
Pour toute la race animale,
Combien de splendeurs on étale
Dans ce concours universel !
Que désirer de plus ? abondante litière,
Pour étable un palais !
Au lieu de rustiques valets,
Au lieu d'une grosse fermière,
Par des gens comme il faut accourus tout exprès
Notre demeure est fréquentée ;
Des visiteuses de bon ton
A la main finement gantée
Caressent ma blanche toison.
Puis, les réceptions passées,
On nous réserve un autre honneur
Et les couronnes sont tressées
Dont le laurier va parer le vainqueur.
On fait notre photographie,
Bref, notre généalogie
Est insérée au *Moniteur* !
Si rien de tout cela ne touche votre cœur,
Je n'insiste pas davantage,
Mais, mon frère, c'est à bon droit,
Que l'on vous appelle sauvage !
— Sauvage ! répondit le canard. Eh bien, soit !
Nargue du concours agricole !
Si je puis, ce soir je m'envole.
Je n'aime pas tant de façons.
Ce laurier dont ou nous couronne
Bien souvent, mon frère, assaisonne
Le ragoût où nous finissons.
Les hommes, soit dit sans reproche,
Sur nos mérites éminents
Font de beaux discours fort savants,
Et puis on nous met à la broche,
C'est là notre commun destin,
Et parmi nous le plus célèbre
N'en vient que plus tôt à sa fin.
« La chair est tendre, et le goût fin, »
Voilà notre oraison funèbre !

A cet éloge-là, dans ma rusticité,
Je préfère l'obscurité;
Et quand la nuit sera venue,
Bien loin d'ici, fendant la nue,
Je vais chercher la liberté.

Titres, honneurs, grandeurs humaines,
De porter vos brillantes chaînes
Bien heureux qui n'est pas tenté !
Loisirs d'une modeste vie
A nulles craintes asservie,
Dans votre humble sécurité
Combien vous valez mieux encore !
La gloire est un monstre affamé
Qui toujours tôt ou tard dévore
Celui qu'elle a le plus aimé.

CH. NUITTER.

CAUSERIE.

Pourquoi faut-il que pour commencer ma chronique ma plume rappelle des scènes de deuil et de désolation ? Le Rhône, la Saône, la Loire, le Cher, quittant leur lit, rompant leurs digues impuissantes, emportant dans leurs flots furieux troupeaux et récoltes, renversant des villages entiers : voilà ce que plusieurs d'entre vous ont eu peut-être la douleur de contempler ; voilà ce qu'en historien fidèle j'avais la triste mission de mentionner. Ah ! puissent les souscriptions qui s'organisent en France et à l'étranger avec un si généreux élan venir en aide à tant de misères ! Puisse la Providence préserver à jamais nos provinces du retour de semblables calamités !

C'est sous l'impression produite par la nouvelle des inondations que le Concours agricole a ouvert ses portes au public. Quand on a franchi le seuil, les sens de l'odorat et de l'ouïe se trouvent sensiblement affectés : l'odorat par certaines émanations d'étable qu'on dit fort salutaires à la santé ; l'ouïe par un mélange de cris étourdissants. Taureaux, vaches, buffles, moutons, chèvres, porcs, coqs, poules, dindons, paons et canards se livrent en effet des assauts d'une harmonie atrocement pittoresque. La salle du rez-de-chaussée est consacrée à l'espèce bovine ; dans des stalles ingénieusement disposées on admire à côté des races étrangères durrham, hollandaises, bernoises, moraves, etc., les races indigènes bretonnes, limousines, garonnaises, flamandes, etc. Les connaisseurs déclarent ces bêtes de la plus grande beauté. Moi, qui suis d'une ignorance profonde en économie agricole, je me suis borné à m'extasier devant les superbes colliers et les grelots immenses des bœufs Schwitz, et devant les costumes riches et coquets des éleveurs tyroliens et moraves ; j'ai frissonné d'aise en écoutant les musettes des Alpes sou-

pirant aux vaches dépayées les chants de leur patrie. Des fleurs aux mille couleurs, des volières aux oiseaux exotiques, décorent le milieu de cette salle ; près des fleurs et des oiseaux nous remarquons une exhibition de fruits et de légumes : oignons, carottes, fraises et citrons vivent en très-bonne intelligence sur le même terrain ; enfin deux bassins peuplés de saumons et de truites nous prouvent que la pisciculture est une science destinée à un grand avenir.

Poursuivons notre exploration. Dans les cours sont parquées la porcherie et la bergerie ; plus loin l'espèce caprine est représentée par de gentilles chèvres blanches, dont les cornes effilées taquinent à chaque instant les châles des visiteuses. Voici maintenant la basse-cour et l'exposition des machines. — Montons au premier étage, nous aurons à étudier les différents produits de l'univers entier : céréales, vins, liqueurs, plantes industrielles, tabacs, minéraux, fleurs artificielles, poteries imitation Bernard de Palissy, spécimen des ruches connues avant Jésus-Christ, toutes ces richesses et ces curiosités, s'il fallait les examiner en détail, un mois ne suffirait pas.

Je regrette d'être resserré par l'espace. J'avais l'intention, à propos du Concours agricole, de faire avec vous une petite étude historique. J'aurais montré dans l'antiquité l'agneau consacré à Junon, la brebis aux Furies, le porc à Cérès, le coq à Esculape, l'oie à Isis, etc. ; j'aurais dit que l'agneau est considéré comme l'emblème de la douceur, la chèvre de l'adresse, le coq d'Inde de l'orgueil, l'oie du silence, etc. J'aurais rappelé les antipathies et les affections de certains personnages célèbres, et devant vous auraient défilé le maréchal d'Albret tremblant à l'aspect d'une tête de marcassin ; Henri III fuyant devant un chat ; Tycho-Brahé et le duc d'Epéron s'évanouissant à la vue d'un lièvre ; le maréchal de Brézé ayant peur d'un lapin, etc. ; puis un cheval adoré par Alexandre ; un perroquet par Auguste ; un singe par Commode ; des poules et des coqs par Honorius, Samuel Bernard et Passeroni ; des chiens et des chats par Saint-Evremond et Crébillon, etc. Une nomenclature des expressions admises pour rendre le cri des animaux aurait terminé notre dissertation ; nous aurions entendu l'âne braire, le bœuf beugler, le cerf bramer, la cigale sonner, le dindon glougloter, le moineau glapir, la poule glousser, etc. Nous aurions noté en passant que coq doit se prononcer *coque* et non *cot* ; nous aurions cité ce mot d'un provincial qui, voulant conserver à son fils la mauvaise prononciation de son pays, lui disait au sujet de ce mot : « Ecris *coq*, lis *cot*. » (Coquelicot.)

D'autres fêtes nous appellent : c'est d'abord le baptême de quatre superbes cloches à Notre-Dame. Les cloches sont connues depuis un temps immémorial. Les ouvertures des bains, des marchés, les grands événements étaient, chez les anciens, annoncés par le son des cloches. Au cinquième siècle, on les employa pour convoquer les fidèles aux assemblées religieuses. Vers 908, on les bénit, on les baptisa à Rome, au milieu de la plus grande pompe. Les nouvelles cloches de notre cathédrale ont eu pour parrains et marraines : M^{re} Sibour, évêque de Tripoli et M^{lle} de Talleyrand ; M. Ch. de Montalembert et M^{me} de Juigné ; M. de Tascher et M^{lle} de Quélen ; M. de Pastoret et M^{me} Affre.

C'est enfin le baptême du Prince impérial. Pour cette cérémonie imposante, l'église métropolitaine a été splendidement décorée. La nef est garnie de longues tribunes à rez-de-chaussée. Au milieu de la croisée de l'église est dressée une estrade

élevée de six marches. Sur cette estrade sont placés les trônes de l'Empereur et de l'Impératrice, les fonts, le trône du nonce apostolique, les sièges des princes et princesses de la famille impériale.

A cinq heures, le cortège est sorti des Tuileries ; tous les regards se sont avidement portés sur la voiture de l'Empereur, traînée par huit chevaux et resplendissante de dorures et de peintures.

Sur les panneaux des portières sont peintes, sur un manteau impérial semé d'abeilles, les armes de l'Empereur, surmontées de la couronne, entourées du cordon de la Légion d'honneur et soutenues par des génies. Les quatre panneaux latéraux offrent autant de figures symboliques empruntées à la religion. La caisse est dorée du haut en bas, et la galerie qui la domine sert de base à un groupe portant la couronne impériale ; l'intérieur de la voiture est garni en velours cramoisi frangé d'or avec des broderies et des arabesques.

Une foule immense encombraït Notre-Dame ; les robes de cour se mêlaient aux brillants uniformes. A six heures, le cardinal-légat Patrizzi, représentant le Pape, a officié et procédé aux cérémonies du baptême. — Notons, comme étude de mœurs, que presque toutes les boutiques de la rue de Rivoli sur le parcours du cortège s'étaient transformées en estrades et que la moindre place s'est louée au moins vingt francs.

La journée du lendemain était consacrée aux réjouissances publiques : des pantomimes militaires ont été représentées ; des mâts de cocagne ont été escaladés par les gamins ; plus de trois cents ballons se sont enlevés, dispersant dans l'espace des sacs de dragées ; tous les théâtres ont donné des représentations gratuites.

A la nuit, les édifices publics ont été illuminés. Les Tuileries, la place de la Concorde et les Champs-Élysées offraient un féerique coup d'œil ; des guirlandes de feux embrassaient ce vaste espace ; la fontaine du rond-point, jaillissant au milieu de ces flammes, produisait un délicieux effet. A neuf heures, deux feux d'artifice ont été tirés ; la pièce principale représentait un édifice d'architecture gothique avec baptistère. Ainsi s'est terminée la fête du baptême, dont Paris n'oubliera pas de sitôt la splendeur.

Le manque de place me défend de vous parler en détail du bal donné à l'Hôtel-de-Ville. Sachez seulement qu'il dépassait encore en magnificence ceux auxquels nous avons assisté ensemble. — Jugez alors.

D'ORSINVAL.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE IX.

A BERTHE.

Juin 1856.

Que c'est gentil à toi, ma chère Berthe, de m'avoir donné une preuve de bon souvenir. Ta lettre est charmante, et tes gracieux remerciements

pour les détails de toilette que je t'ai envoyés sont pour moi une bien douce récompense du soin que j'apporte à t'être agréable.

Et cependant, quelque aimable que soit ta lettre, il faut que je te gronde. Pourquoi pas un peu plus de naturel, d'aisance et de simplicité? Pourquoi ne pas conserver à ton style la tournure habituelle de ton esprit? Une lettre, n'est-ce pas une conversation écrite, un moyen de communiquer ses pensées à des personnes absentes? Les femmes, tu le sais, ont acquis, et à bon droit, une certaine réputation dans le genre épistolaire; les hommes eux-mêmes s'inclinent devant l'imagination, la finesse et la délicatesse de notre manière d'écrire. Ne perdons pas notre supériorité. Conservons la grâce, l'abandon, la simplicité du fond, qui n'excluent nullement la pureté et l'élégance de la forme.

J'en veux donc beaucoup à ta lettre des efforts qu'elle fait pour écrire avec cette recherche que ne comporte pas la nature d'une épître familière. Sois simple et naturelle; écris comme tu penses; laisse-toi guider par le goût pur que je te connais. Et comme j'ai voulu te prémunir contre un petit travers assez habituel aux jeunes filles, j'ai pris une grosse voix, et tout en t'embrassant sur le front, je t'ai bien fortement grondée et critiquée.

Ce petit reproche sur le fond de ta lettre m'amène assez naturellement à te jeter quelques lignes sur la forme à proprement parler. On se sert à présent de papier vergé, filigrané, de toute nuance; le bleu azur, le lilas et le maïs sont cependant les couleurs le plus généralement employées. Quant au papier oriental appelé aussi papier arabesque, je me borne à te l'indiquer comme une curiosité. Les enveloppes carrées ont complètement détrôné celles de forme longue; et l'on semble avoir renoncé à la mode de mettre en tête de la suscription le nom de la ville, de la rue et en dernier le nom du destinataire. On fait l'inverse, c'est-à-dire qu'on en est revenu à la vieille méthode. Je t'aurai tout dit sur ce sujet quand j'aurai ajouté que depuis la loi qui rend l'affranchissement presque obligatoire, il n'est plus inconvenant, il est même poli d'affranchir ses lettres; et le timbre-poste se doit poser au coin droit supérieur de l'enveloppe. Ces petits détails paraîtront peut-être puérils à ta jeune imagination; ils ont cependant leur importance.

Caasons enfin de choses qui, petite coquette, te toucheront davantage. Tu me demandes quelle toilette aura notre amie Edmée à la messe du mariage de M^{lle} de Bla... — Sa robe est de grenadine à petites fleurs détachées sur fond blanc; les quatre volants non à disposition se terminent par un effilé Tom-Pouce. Son chapeau de paille de riz cousue à pour orne-

ment un bouquet de petites roses pompons mousseuses. Elle hésite entre son mantelet de soie noire brodé au passé et un mantelet de mousseline blanche. Soit dit en passant, ce dernier est toujours bien porté pendant les grandes chaleurs ; brodé au plumetis, il devient très-riche, mais il est bien coûteux ou fort long à broder ; on peut le remplacer par un mantelet de mousseline à pois, garni de bouillonnés dans lesquels se passe un ruban assorti à la robe et au chapeau. On met aussi un ruban dans l'ourlet des volants. Beaucoup de ces vêtements ont la forme châle.

Pour la petite réunion qui suivra le dîner, notre amie se bornera à remplacer son corsage montant par un corsage décolleté, sur lequel elle placera un fichu Marie-Antoinette. Sa toilette, comme tu le vois, est simple, mais de fort bon goût.

J'ajouterai que les canezous forme Marie-Antoinette avec pans s'arrêtant à la taille, les pèlerines, les fichus de fantaisie composés d'entre-deux et de bouillonnés, font fureur cet été.

Quelques mots encore sur la lingerie. — Les grands cols formant la pointe par devant sont toujours de mode. Cependant ils prennent difficilement, l'usage en est peu répandu ; avec ces cols on porte quelquefois les grandes manchettes pareilles sur manches fermées. Ces parures se font en point de Venise, guipure, entre-deux ou broderie lourde. — On commence à revoir les petits cols droits. Les mouchoirs les plus nouveaux sont d'une jolie simplicité : ils ont seulement un grand écusson et sont entourés d'un large ourlet à jour.

Il y a en ce moment peu de nouveauté en fait de robes. J'ai cependant remarqué comme étant d'une élégance extrême une robe en taffetas, de nuance pure, à volants à dents prononcées sur volants droits.

Pour toilette de demi-habillé je ne rencontre que des robes de taffetas à damiers de toute dimension blancs et noirs ; elles jouissent d'une vogue bien méritée. Je dois signaler à ton attention le châle de mérinos soutaché de ganse de soie, fort convenable pour les eaux et pour la campagne. Si on le fait soi-même, on doit avoir soin de choisir un dessin très-couvert. Tu trouveras sur la planche d'octobre un dessin qui peut servir en le répétant plusieurs fois. Ces châles demandent un effilé de soie. Je conseillerais de le faire bleu avec soutache et frange noires.

Je reviens avec quelques détails sur les modes d'enfants, dont je ne t'avais dit qu'un mot le mois dernier. Les petites filles portent plutôt des corsages décolletés avec guimpe et manches blanches, et beaucoup de corsages blancs avec bretelles pareilles à la jupe. Elles sont très-gentilles avec les

mantelets Marie-Antoinette à pans attachés sous les bras ou se nouant par derrière.

Pour ta petite sœur, voici une toilette qui, je crois, lui ira très-bien : robe de popeline de soie à petits carreaux gris et noirs, corsage décolleté, manches berrets, guimpe et manches en jaconas fin et entre-deux brodé ; chapeau de paille belge avec petites touffes de gazon et petites fleurettes des champs posées sur chaque côté du chapeau.

Je ne sais rien de nouveau dans les modes pour petits garçons que des casquettes de peau mordorée (lorsqu'ils sont très-jeunes on ajoute une plume de même couleur), des casquettes de paille ou en étoffe pareille au vêtement. Pour les chaleurs, la paille me semble préférable.

Je t'envoie, ma chère Berthe, une jolie gravure de modes ; j'espère que tu en seras satisfaite. Le corsage de tulle blanc est d'un goût charmant ; il peut s'adapter sur tous les corsages décolletés. Fais bien attention que la manche est courte et que les deux gros bouillons sont en tulle aussi.

Tu me dis ne pas avoir bien compris la suspension en perles ; je vais, par de nouvelles explications, essayer de te faire saisir ce travail. On peut commencer par 4 ou 8 perles indistinctement. Après avoir formé le premier cercle, on commence de suite les augmentations ; ensuite ces augmentations ne se font que tous les trois rangs. J'insiste : deux rangs sans augmentation, augmente au troisième, ainsi de suite.

En juillet, je t'enverrai un échantillon employé pour bobèches et dessous de lampe. Si la suspension te paraît difficile, en revanche voici un petit travail d'une simplicité extrême et qui consiste à mettre des fleurs en toile perse sur les vitres [des fenêtres. — Faire faire un châssis qu'on puisse adapter à la fenêtre ; avec de la gomme coller sur ce châssis du gros tulle noir ou de la tarlatane ; avoir soin d'attendre qu'un côté soit sec pour coller les autres. Puis, ayant découpé les fleurs, les coller légèrement sur le tulle bien tendu. Tu pourrais, à la campagne, t'amuser à décorer ainsi ta chambre ; ces fleurs lui donneront un certain air de coquetterie et d'originalité.

Adieu, ma chère enfant ; je vais me mettre en quête de nouvelles pour mon prochain courrier ; m'occuper de toi est mon plus grand bonheur. Mille embrassements.

M. D.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Jardinière en perles de Venise (n° 41 et 42).

Cette petite jardinière se pose sur un meuble et se garnit de fleurs artificielles ou naturelles; dans ce dernier cas, on fait faire un vase en fer-blanc ou en zinc. Il faut une petite caisse en bois blanc dont les dimensions sont: pour le fond, 40 cent. sur 16; pour les grands côtés, 48 cent. sur 40; pour les petits, 24 sur 16 (Voir l'ensemble au n° 42).

On recouvre le bois d'un satin sur lequel se font les losanges en perles. On attache des fils doubles de petit laiton, de 2 cent. en 2 cent., tout autour du haut de la jardinière, ces fils doivent avoir deux fois la hauteur de la jardinière. On enfle 6 petites perles et 1 grosse dans le 1^{er} brin qu'on arrête; puis 6 petites perles et 1 grosse dans le 2^e, et enfin 6 petites perles dans le 3^e brin, que l'on vient croiser dans la grosse perle du 2^e. C'est ce qui forme les losanges indiqués au n° 41. On voit que chaque brin se croise dans une grosse perle avec celui qui est à 2 cent. de distance. Le travail se continue ainsi jusqu'à la fin; on arrête les perles aux angles de la jardinière comme pour le 1^{er} brin.

Pour terminer, on fait dans le haut de la jardinière une petite garniture, en enfilant dans du laiton 10 petites perles, 1 grosse et 10 petites, qu'on fixe par un point de distance en distance en faisant former la dent. On fait 2 rangs, dont l'un monte et l'autre descend. Il faut avoir soin que ces festons soient vis-à-vis les uns des autres.

Les nuances qu'on peut employer sont: sur satin blanc, les perles bleues et or ou grenat et or; sur satin vert, les perles blanches et corail, ou corail et noires.



Bracelet au crochet avec perles de jais (n° 40).

Pour faire ce bracelet, il faut un anneau de laiton de 20 millimètres de diamètre, 2 autres de 11 millimètres et 44 petits anneaux pour bourse. Tous ces anneaux se recouvrent au crochet de cordonnet noir; le travail est le même que pour les petites bourses rondes à fermoir. Le grand anneau qui forme la rosace du milieu est entouré par 12 petits anneaux qu'on réunit soit au crochet, soit à l'aiguille. Les deux autres anneaux n'ont que 8 petits anneaux et forment les rosaces des côtés qui se joignent à celle du milieu par trois chaînes formées de 2 petits anneaux pour le centre, et de 3 petits anneaux pour les côtés. Le bracelet terminé, on pose les perles dans chaque anneau. Pour les grands il faut enfiler les perles de manière à laisser passer le cordonnet, et le travail se fait comme les roues dans la broderie; pour les petits, on enfle trois ou quatre perles selon la grosseur. On ferme le bracelet par une bride et un bouton de jais.

Le dessin n° 43 est de grandeur naturelle, et indique parfaitement tout le travail.



EXPLICATION DES PATRONS.

Pantalon d'enfant de cinq à six ans (n° 1 à 4).

Le n° 1 représente la moitié du pantalon, qu'on taille double; ces deux moitiés se réunissent devant et derrière par une couture rabattue. Le pantalon s'attache sur les côtés; la place des boutonnières est indiquée à la ceinture, n° 2 et 3. On enjolive le bas d'entre-deux brodés et de petits plis au-dessus de l'ourlet, ou d'une garniture légèrement soutenue. L'ensemble est au n° 4.



Corsage grec pour petite fille de trois à cinq ans (n° 5 à 10).

Il se compose de deux corsages. Le n° 5 est celui de dessous, qui est plat avec quelques pinces indiquées sur la feuille. Le n° 6, celui de dessus, doit être plus large et forme quatre gros plis ou tuyaux. Le n° 7 est le dos double, qui se fait, comme le devant, un plat et un autre plus large, qui forme les mêmes plis. Dans le bas du corsage, on fixe les plis dans la ceinture; mais dans le haut on les arrête de distance en distance sur le corsage de dessous. La petite manche fait épaulette et se compose également de deux manches; au n° 8 celle de dessous est plate, et au n° 9 celle de dessus, taillée plus large, doit former deux tuyaux sur le bras. Il est bien entendu que le corsage de dessous se fait en percaline. Celui de dessus est préférable en popeline, puisque pour être joli il faut que l'étoffe soit ferme. Le haut du corsage et le bas de la manche se garnissent d'un large galon qui sert à maintenir les plis bien ronds. Le n° 10 est l'ensemble du corsage.

**Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.**

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Fichu ouvert pour robe de chambre d'été, point de Venise et plumetis. On peut remplacer les brides de feston par un gros fil. 2. Bande assortie pour manches. Id. 3. Col riche sur mousseline. Plumetis point d'armes et point d'échelle. 4. Mouchoir de jeune fille au plumetis. Il se garnit d'une dentelle. 5. Bande pour jupon à broder sur l'ourlet. Feston point de rose et œillet. | <ol style="list-style-type: none"> 6. Rond d'un bonnet grec. Soutache et gros pois au passé. 7. Bande du bonnet grec. 8. Couverture de missel sur drap ou sur velours, soutache et passé. 9. Ecusson plumetis, avec H. M. C. 10, 11, 12, 13, 14, 15. O. H. H. M. P. C. O. T. H. M. N. E. Feston point de rose. 16. A. D. Plumetis. 17. Léonore. Plumetis. |
|--|--|

**Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.**

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Moitié du pantalon d'enfant. (Voir aux Ouvrages.) 2 et 3. Ceinture. (Voir aux Ouvrages.) 4. Ensemble du pantalon. 5. Devant du corsage de dessous. (Voir aux Ouvrages.) 6. Devant du corsage de dessus. 7. Moitié du dos du corsage de dessous et de dessus. 8. Manche formant épaulette. 9. Manche de dessus et non de dessous. 10. Ensemble du petit corsage grec. 11. Bande plumetis pour pantalon, manches, camisole. 12. Idem. 13. Bande feston et œillets, id., id. 14. Ecusson. Myosotis, plumetis. A. C. B. 15. Ecusson. Plumetis. H. A. B. 16. Ecusson. Plumetis. L. T. enlacés. 17. J. V. Plumetis. 18. B. Plumetis. 19-24. H. M. F. Feston, point de rose. | <ol style="list-style-type: none"> 20. M. G. Plumetis. 21. C. G. Feston point de rose. 22-25. H. L. Z. D. Plumetis. 23-26. H. W. M. L. Plumetis. 27. B. L. Plumetis. 28. B. E. Plumetis enlacés. 29. A. L. Plumetis. 30. R. E. Plumetis riche enlacés. 31. B. L. Feston. 32. Joséphine. Plumetis. 33. Lise. Id. 34. Louison. Id. 35. Louise. Id. 36. Elisa. Id. 37. Elise. Id. 38. Eudoxie. Id. 39. Amy. Id. 40. Clémentine. Id. 41. Travail en perle pour la jardinière. (Voir aux Ouvrages.) 42. Ensemble de la jardinière. 43. Bracelet au crochet avec perles de jais. |
|---|---|



Explication de la planche de tapisserie.

- 1 et 2. Papillons pour porte-monnaie, carnet à visite et ménagère.
3. Prie-Dieu et poêle.
4. Petite guirlande pour coussin.
5. Oiseau pour écran, tabouret, coussin.
6. Fond pour pantoufles, ménagère, sachet, coussin. Ce dessin peut s'exécuter au crochet pour sac ou bourse.

**Explication de la gravure de modes.**

GRANDE TOILETTE DE JEUNE FILLE (POUR DÎNER). Robe de grenadine à disposition chiné-Pompadour sur taffetas; corsage à la Vierge, orné de petits choux de rubans. Coiffure de velours.

TOILETTE DE JEUNE FEMME. Robe de taffetas avec volants garnis de dentelle noire; corsage décollé sur lequel se trouve adaptée une guimpe composée de bouillonnés de tulle traversés par des petits velours noirs très-étroits; ruche de tulle illusion; manches avec bouillons.

TOILETTE DE PETITE FILLE DE HUIT A NEUF ANS. Jupe de piqué à petits dessins avec grand volant simulé et festonné. Corsage blanc à l'italienne composé d'entre-deux brodés et de piqués anglais légèrement soutenus; manches larges fermées par un haut poignet. Ceinture et bretelles en velours noir. Chapeau de paille d'Italie. Bouquet de seigle vert.

**Explication du Rébus du mois de Mai.**

Il y a en Europe 12 golfes à savoir 4 grands et 8 petits.

**REBUS.**

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



MAGASIN DES DEMOISELLES

Par un pour. Paris 12 francs pour les Départements. Ouvrages en couleurs. Facsimile et copies. Albums de musique et gravures sur bois. Gravures de modes. Planches de tapisseries colorées. Dessins de broderies de grandeur naturelle. Petites peintures. Ouvrages à l'aiguille. Tricot. Crochet. Ouvrages nouveaux. Reliure illustrée. Planches de broderie couleur. Planches de petits ouvrages de fantaisie en or et en argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laflitte, Paris.

22^e année